

« Témoins de la Grande Guerre en Seine-et-Marne »

Lecture d'archives réalisée à l'occasion du centenaire de la Première Guerre mondiale par les agents des Archives départementales de Seine-et-Marne

Boudon (Victor), *Avec Charles Péguy : de la Lorraine à la Marne, août-septembre 1914*, Paris : Librairie Hachette et Cie, 1916, 195 pages (Cote : AD77, 16°88) lu par François Chabert

Lettres du capitaine Claude CASIMIR-PERIER à Madame Charles PEGUY

Le 6 octobre 1914

Madame,

Je viens remplir auprès de vous un douloureux et affreux devoir, et je vous écris en pleurant.

Mon cher ami et camarade Péguy a été tué en brave, debout devant ses hommes, face à l'ennemi, le 5 septembre. Dès le 7, je vous avais écrit. J'ai su par Pierre Laurens que vous nous n'aviez pas reçu ma lettre.

Nous étions sur la Marne, et c'était notre premier combat. Je n'étais pas loin de lui ; mais je ne l'ai su que le soir. J'ai su tout de suite, par ceux de ses hommes qu'il avait près de lui, qu'il n'a pas souffert. Ne pleurons pas. Il est mort comme il a vécu : en brave.

Tout le régiment est en deuil. C'était notre ancien et notre maître. Sa place ne sera pas reprise. C'est moi qui commande, maintenant, sa compagnie, parce que son capitaine et son lieutenant sont morts aussi, et j'ai eu le douloureux devoir de reconnaître son corps le surlendemain. J'ai pris soin qu'il reposât dans un cimetière de village. Je vous y conduirai, madame. Et j'ai fait remettre, pour qu'ils vous soient remis, les objets qu'il portait sur lui.

Si j'en reviens moi-même, tenez-moi pour l'ami le plus fidèle et le plus tendre, et dites à Marcel, à Pierre et à Germaine, que je veux être leur ami aussi, leur soutien, un peu le remplaçant, si j'en suis digne, du père qu'ils ont perdu.

Et trouvez ici, madame, l'assurance d'une douleur qui égale presque la vôtre, et d'une pitié profonde, et d'un absolu dévouement.

Claude CASIMIR-PERIER

Dimanche 15 novembre 1914

Madame,

Excusez, je vous prie, mon retard à vous répondre. Votre lettre et celle de votre frère me sont arrivés avec beaucoup de retard, et, depuis plusieurs jours, je n'ai pas eu une seconde de repos.

C'est devant Villeroy que Charles Péguy est tombé ; j'ai relevé l'endroit moi-même ; et quand le surlendemain, nous avons traversé le champ de bataille, j'ai demandé au colonel de donner les instructions nécessaires pour faire ensevelir nos amis, nos frères. Il les a données tout de suite, et elles portaient que les officiers tués devant Villeroy devaient être enterrés dans ce village. Je ne veux pas douter que ces instructions n'aient été suivies ; et je suis persuadé que la municipalité (ou faisant fonctions) de Villeroy pourra facilement retrouver la sépulture de votre mari. J'étais parti moi-même, dans la nuit du 7 au 8 septembre, de notre bivouac de Monthyon, pour rendre les derniers devoirs à celui que j'aimais comme un frère aîné ; pour exécuter moi-même, comme commandant de la 19^e compagnie, les ordres du colonel. Un ordre de départ, dans la nuit, m'a arrêté en chemin, et j'ai dû remplir un devoir plus sacré encore : celui d'obéir et de combattre.